III

LE SEIGNEUR NANN ET LA FÉE

— DIALECTE DE LÉON —

ARGUMENT

En indiquant précédemment le caractère général des fées chez les différents peuples de l'Europe, et le caractère particulier des fées bretonnes, j'ai essayé de prouver que celles-ci paraissent avoir emprunté aux druidesses gauloises, non-seulement quelques traits essentiels de leur physionomie, mais jusqu'à leur nom de *Korrigan*. La ballade du seigneur Nann peut être citée comme exemple, pour montrer ce qui leur est propre, et ce qu'elles ont de commun avec les fées des autres peuples. Elle m'a été apprise, ainsi que la suivante, par une paysanne Cornouaillaise. Depuis lors je l'ai entendue chanter plusieurs fois en Léon : ce dialecte étant plus élégant que celui de Cornouaille, j'ai cru devoir le suivre.

Le seigneur Nann et son épouse ont été fiancés bien jeunes, bien jeunes désunis.

Madame a mis au monde hier deux jumeaux aussi blancs que neige; l'un est un garçon, l'autre une fille.

— Que désire votre cœur, pour m'avoir donné un fils? Dites, que je vous l'accorde à l'instant :

Chair de bécasse de l'étang du vallon, ou chair de chevreuil de la forêt verte?

AOTROU NANN HAG AR GORRIGAN

— ES LEON —

Ann aotrou Nann hag he briet
Iaouankik-flamm oent dimezet,
Iaouankik-flamm dispartiet.

Ann itroun e deux ganet dec'h
Daou vugel ker kaer hag ann erc'h;
Unan zo paotr, ann all zo merc'h.

— Petra c'houl ho kalon a vad,
P'ec'h eux ganet eur mab d'he dad?
Livirit, m'her rei d'hoc'h timat :

Kik kevelek a stank ann diaz,
Pe kik karo ar forest c'hlaz?

CHANTS POPULAIRES DE LA BRETAGNE.

— La chair du chevreuil est celle que j'aimerais, mais vous allez avoir la peine d'aller au bois. —

Le seigneur Nann en l'entendant saisit sa lance de chêne,

Et sauta sur son cheval noir, et gagna la verte forêt.

En arrivant au bord du bois, il vit une biche blanche;

Et lui de la poursuivre si vivement que la terre tremblait sous eux;

Et lui de la poursuivre aussitôt si vivement, que l'eau ruisselait de son front,

Et des deux flancs de son cheval. Et le soir vint.

Et il trouva un petit ruisseau près de la grotte d'une Korrigan,

Et tout autour un gazon fin; et il descendit pour boire.

La Korrigan était assise au bord de sa fontaine, et elle peignait ses longs cheveux blonds,

Et elle les peignait avec un peigne d'or (ces dames-là ne sont point pauvres).

— Comment êtes-vous si téméraire que de venir troubler mon eau!

Ou vous m'épouserez sur l'heure, ou, pendant sept années vous sécherez sur pied; ou vous mourrez dans trois jours.

— Kik karo eo a gaffenn mad;
Hogen poan vezo mont d'ar c'hoad. —

Ann aotrou Nann pa he c'hlevas,
Enn he c'hoaf dero a grogas,

Ha war he varc'h du a lammas,
Ha d'ar forest c'hlaz ez eas.

War lez ar c'hoad pa oa digouet,
Eunn heizez wenn en deuz gwelet;

Hag hen mont huhan war he zro
Ken grene 'nn douar dindan ho;

Hag hen mont war he lerc'h raktal
Ken rede ann dour diouc'h he dal,

Ha diouc'h he varc'h a beb kostez.
Ken a zeuas ann abardaez;

Ken a guvas eur waz viban
E-kichen ti eur Gorrigan,

Ha tro-war-dro eunn dachen flour;
Hag hen da zisken d'eva dour.

Ar Gorrig oa tal he feunten
O kriba he bleo hir melen,

Hag ho c'hribe gant eur grib aour
(Nn itrounezed-ze n'int ket paour).

— Penaoz oud-de ken dievez
Da zont da stravilla va gwez!

Dimezi d'in brema' refet,
Pe e-pad seiz vloaz o seac'hfet;
Pe a-benn tri deiz e varfet.

— Je ne vous épouserai point, car je suis marié depuis un an;

Je ne sécherai point sur pied, ni ne mourrai dans trois jours;

Dans trois jours je ne mourrai point, mais quand il plaira au bon Dieu;

Mais j'aimerais mieux mourir à l'instant que d'épouser une Korrigan!

— Ma bonne mère, si vous m'aimez, faites-moi mon lit, s'il n'est pas fait;

Je me sens bien malade.

Ne dites mot à mon épouse; dans trois jours je serai mis en terre :

Une Korrigan m'a jeté un sort. —

Et, trois jours après, la jeune femme demandait :

— Dites-moi, ma belle-mère, pourquoi les cloches sonnent-elles?

Pourquoi les prêtres chantent-ils en bas, vêtus de blanc.

— Un pauvre malheureux que nous avions logé est mort cette nuit.

— Ma belle-mère, dites-moi : mon seigneur Nann, où est-il allé?

— Il est allé à la ville, ma fille; dans peu de temps il viendra vous voir.

— Dimezi d'hoc'h me na rinn ket,
Rag eur bloaz-zo ounn dimezet;
Da zizeac'hi na jomminn ket,
Na benn trideiz na varvinn ket;
Na varvinn ket a-benn tri de,
Nemet pa vezo ioul Doue;
Met gwell eo d'in mervel breman
'Get dimizi d' eur Gorrigan!
— Va mammik keaz, ma am c'haret,
Aozet va gwele ma ne ket;
Gand ar c'hleuved ez ounn dale'het.
Na livirit tra d'am friet,
A-benn trideiz ez vinn besiet :
Gand eur Gorrigan ounn bet skoet. —
Hag-abenn tri dervez gonde
Ar c'hreg iaouank a c'houlenno :
— Livirit d'in-me, va mamm-gaer,
Ha perag e sonn ar c'hleier?
Perag e kan ar veleien
War al leur-zi, gwisket e gwenn?
Enn noz-man mervel e deuz gret.
— Eur paour-keaz hor boa kemeret
— Va mamm-gaer d'in-me leveret,
Va aotrou Nann peleac'h eo eet?
— E kear va merc'hig ez eo eet;
E-berr e teuio d'ho kwelet.

— Ma chère belle-mère, dites-moi : mettrai-je ma robe rouge ou ma robe bleue pour aller à l'église?

— La mode est venue, mon enfant, d'aller vêtue de noir à l'église. —

En franchissant l'échalier du cimetière, elle vit la tombe de son pauvre mari.

— Qui de notre famille est mort, que notre terrain a été fraîchement bêché?

— Hélas! ma fille, je ne puis plus vous le cacher, votre pauvre mari est là! —

Elle se jeta à deux genoux, et ne se releva plus.

Ce fut merveille de voir, la nuit qui suivit le jour où on enterra la dame dans la même tombe que son mari,

De voir deux chênes s'élever de leur tombe nouvelle dans les airs;

Et sur leurs branches, deux colombes blanches, si sautillantes et si gaies!

Elles chantèrent là au lever de l'aurore, et prirent leur volèe vers les cieux.

NOTES

La grotte auprès de laquelle le seigneur Nann rencontre la Korrigan, et que le poëte donne pour demeure au génie, est un de ces monuments

---

— Va mamm-gaer geaz livirit d'in,
Ruz pe c'hlaz d'ann iliz ez inn?

— Va merc'hik deuet eo ar c'hiz
Da vont gwisket du d'ann iliz. —

Pazenn ar vered pa dreuzaz,
Bez he friet paour a welaz.

— Pe re hon dud-ni zo marvet,
Pa d-eo hon douar-ni freskot?

—Sioaz! va merc'h, n'hallanu nac'h mui:
Ho priet paour a zo enn hi! —

War he daou-lin en em strinkaz,
Ha biken goude na zavaz.

Burzuduz vize da welet,
Ann noz goude ma oa leket
Ann itroun e bez he friet,

Gwelet diou wezen derv sevel
Diouc'h ho hez nevez d'ann uc'hel;

Ha war ho brank diou c'houlmik wenn,
Hag hi ken dreo ha kel laouen,

Eno 'kana da c'houlou de,
Hag o nijal d'ann nenv goude.

primitifs que l'on nomme en breton Dolmen, ou « *ti ar Gorrigan*, » et en français « Table de pierres, » ou « grotte aux Fées. » A peu de distance on trouve assez souvent une fontaine appelée Fontaine de la Fée (*Feunteun ar Gorrigan*). Comme on le sait, les fontaines et les pierres étaient anciennement l'objet d'un culte superstitieux, que différents conciles, et, entre autres, celui de Nantes, tenu vers l'an 658, proscrivirent et punirent sévèrement[1].

La ballade du seigneur Nann dont le nom est un diminutif du breton *Reunan*, c'est-à-dire *velu*, a passé en France où on l'appelle *Renaud*[2]; et le peuple chante aussi son histoire dans la haute Bretagne. Les fragments que nous avons pu recueillir sont une traduction exacte des stances bretonnes; on en jugera par ces couplets :

— Oh ! dites-moi, ma mère, m'amie,
Pourquoi les aings (cloches) sonnent ainsi ?

— Ma fille, on fait la procession
Tout à l'entour de la maison.

— Oh ! dites-moi, ma mère, m'amie,
Quel habit mettrai-je aujourd'hui ?

— Prenez du noir, prenez du blanc ;
Mais le noir est plus convenant.

. . . . . .

— Oh ! dites-moi, ma mère, m'amie,
Pourquoi la terre est rafraîchie ?

— Je ne peux plus vous le cacher :
Votre mari est enterré. —

On chante, en Suède et en Danemark, une chanson sur le même sujet, intitulée : *Sire Olaf dans la danse des Elfes*, dont il existe plus de quinze variantes; je prends la suivante comme terme de comparaison avec la ballade bretonne :

« A l'aube du jour, sire Olaf est monté à cheval ; il a rencontré sur la route la danse brillante, le bal éclatant (des Elfes).

— Oh ! la danse ! la danse ! Comme on danse bien sous le bocage ! —

« Le roi des Elfes tendit la main à sire Olaf : — Sire Olaf, viens danser avec moi. — Oh ! la danse ! la danse ! etc.

— Non ! non ! C'est demain le jour de mes noces. Je ne veux pas danser. — Oh ! la danse ! etc.

« La reine des Elfes tendit sa main blanche à sire Olaf : — Viens, Olaf, viens danser avec moi. — Oh ! la danse ! etc.

— Non ! non, je ne danserai pas. C'est demain le jour de mes noces. — Oh ! la danse ! etc.

« La sœur des Elfes lui tendit sa main blanche. — Viens, sire Olaf, danser avec moi. — Oh ! la danse ! etc.

— Oh ! non, je ne danserai pas. C'est demain le jour de mes noces. — Oh ! la danse ! etc.

[1] Veneratores lapidum... excolentes sacra fontium admonimus. (Baluze, t. I, p. 150.)
[2] Pr. Tarbé, *Romancero de champagne*, t. II, p. 125. Cf. de Pulmaigre, *Chants populaires*, p.

« Et la fiancée disait ce jour-là : Dites-moi, pourquoi les cloches sonnent-elles ainsi?

— C'est la coutume de notre île que chaque jeune amant sonne en l'honneur de la fiancée. — Oh! la danse! etc.

« Mais nous n'osons te le cacher, ton fiancé, sire Olaf, est mort. Nous venons de ramener son cadavre. — Oh! la danse! la danse! Comme on danse bien sous la feuillée!

« Le lendemain, quand le jour parut, il y avait trois cadavres dans la maison de sire Olaf. — Oh! la danse! la danse! etc.

« C'étaient sire Olaf, sa fiancée, et sa mère, morte de douleur[1].»

Trois ballades smaalandaises, dont le héros s'appelle Magnus, lui font perdre la raison :

— Chef Magnus, chef Magnus, dit la fée, garde-toi bien de répondre *non!* Prends-moi pour ton épouse; ne me refuse pas, ne me refuse pas. Je te donnerai tant d'or et tant d'argent!

— Je suis fils du roi, je suis jeune et brave...; je ne t'épouserai pas.

— Oh! chef Magnus, chef Magnus, prends-moi pour épouse; ne me dis pas *non!* ne me dis pas *non!*

— Qui est-tu... pour vouloir m'épouser? Tu n'es pas chrétienne!

— Chef Magnus, chef Magnus, ne me dédaigne pas, ou tu deviendras fou, et tu resteras fou toute ta vie. Ne me dis pas *non!* — ne me dis pas *non!*

La ballade servienne de Marko et de la Wila suppose, comme la ballade bretonne, que l'on ne trouble pas impunément les eaux consacrées aux fées.

« Garde-toi, crie une voix au prince Marko, qui chasse et qui a soif; garde-toi de troubler les eaux du lac, car la Wila du gué sommeille sur ses ondes, et son île flotte sur les eaux vertes. Malheur au héros qui l'éveille! Malheur au cheval qui trouble les eaux de son lac! La Wila en exige un terrible péage : elle prend au hèros ses deux yeux, et au cheval ses quatre pieds[2]. »

Nous pourrions citer beaucoup d'autres chants populaires qui ont du rapport avec le nôtre; mais nous n'en avons trouvé aucun aussi complet; nous le croyons ancien, car il nous paraît très-probable que chacune de ses strophes était primitivement composée de trois vers, comme le sont encore la 1re, la 2e, la 3e, la 17e, la 22e, la 23e, la 24e et la 36e. Cette forme rhythmique passe, on le sait, pour le caractère certain d'une haute antiquité; elle a été employée par la plupart des bardes gallois du sixième siècle, et on n'en trouve que peu d'exemples depuis le douzième.

Je remarque qu'elle a disparu dans la rédaction vannetaise de notre pièce, publiée par M. Duflilhol, à la fin de son roman de *Guionvac'h*, d'après la tradition de Ploemeur, où l'on a localisé et rajeuni l'aventure de Nann, en l'appliquant à la mort tragique d'Alain de la Sauldraye, poursuivant la biche de Sainte-Ninnok. Voir l'*Itinéraire de Nantes à Brest*, de M. Pol de Courcy, p. 153.

[1] Swenska Viser III, p. 158 et 163 Danske Viser I, 138.
[2] Vuiks Danitza, 4e parti, p. 30.

II

LA PROPHÉTIE DE GWENC'HLAN.

(DIOUGAN GWENC'HLAÑ)

Maestoso.

Pa guz ann heol, pa goenv ar

mor, Me oar ka-na war dreuz ma dor. Pa

guz ann heol, pa goenv ar mor; me

oar ka-na war dreuz ma dor.

LE SEIGNEUR NANN ET LA FÉE

(AOTROU NANN HAG AR GORRIGANJ

Andantino.

Ann ao-trou Nann hag he bri-

-et, ia-ouankik-flamm oent di-me-zet,

ia-ouan-kik-flamm dis-par-ti-et.